5918/172

THÉATRE MODERNE,

OU

RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE

DU GÉNÉRAL MURAT.

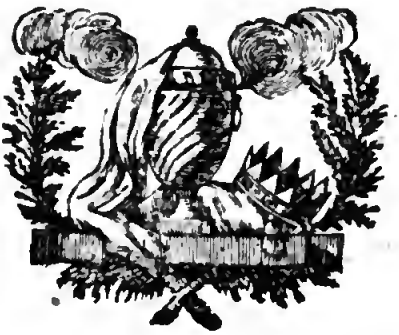
PARIS. (An XI.)

ŒDIPE CHEZ ADMETE,

TRAGÉDIE,

Par *M. Ducis*, *Secrétaire ordinaire de MONSIEUR, l'un des quarante de l'Académie Françoise.*

REPRÉSENTEE, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Vendredi 4 Décembre 1778.



A PARIS,

Chez P. Fr. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXX.

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

ENCOURAGÉ par vos bontés & par le titre honorable qui m'attache à MONSIEUR, j'oſe lui préſenter un Ouvrage qu'il a bien voulu entendre avant ſa repréſentation. L'habitude

de lire & de juger les meilleurs Ouvrages des Anciens & ceux de nos grands Poëtes modernes, vous a fait ſaiſir ſur le champ les imperfections & les défauts de cette Tragédie. Ainſi, votre jugement m'avoit annoncé celui du public qui me les a reprochés; mais auſſi les endroits qui ont eu le bonheur de vous toucher & de vous plaire, l'ont défendue avec ſuccès contre les critiques les plus juſtes. Malgré toutes les lumieres d'un eſprit attentif & d'un goût délicat qui connoît la ſévérité des regles & les principes ſur leſquels elles s'appuyent, vous avez jugé combien l'émotion, ce premier beſoin des ames ſenſibles, pouvoit racheter de défauts au Théâtre. MONSIEUR *a ſur-tout applaudi à la morale & aux ſentimens de cette Tragédie. Un vieillard vertueux au milieu de tous les crimes, & conſolé par ſa confiance au milieu de tous les malheurs, vous a paru un tableau digne d'être offert aux hommes. Comment Antigone n'auroit-elle pas fait couler vos larmes & celles d'une Cour vertueuſe, où le Souverain exerce le premier des empires, celui de l'exemple; où d'auguſtes Princeſſes*

conſacrées à nos yeux dans des jours de deuil & de regrets par le plus courageux dévouement, nous ont offert les modeles & preſque les victimes de la piété filiale? Un ſujet ſi intéreſſant par lui-méme n'avoit beſoin que d'être préſenté. Que n'ai-je pu le peindre avec les couleurs qu'il exige, & ſur-tout en y mélant avec plus d'art l'intérét de deux jeunes époux, retracer vivement dans leur tendreſſe cette pureté, cette douceur, ce charme de l'amour conjugal, & ce ſpectacle tranquille de dignité & de mœurs que vous offrez à la France!

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur;

DUCIS.

PERSONNAGES.

ADMETE, Roi de Theſſalie. *M. Delarivé.*
ALCESTE, ſon épouſe. *Mad. Veſtris.*
ŒDIPE, ancien Roi de Thebes. *M. Briſart.*
ANTIGONE, ſa fille. *Mlle Saint-Val, cadette.*
POLYNICE, ſon fils. *M. Monvel.*
ARCAS, Confident d'Admete. *M. Florence.*
PHÉNIX, Officier d'Admete. *M. d'Auberval.*
LE GRAND-PRÊTRE du Temple des Euménides. *M. Vannovre.*

UN PRINCIPAL HABITANT, UN SECOND HABITANT, UN TROISIEME HABITANT } *M. Dorival.* de la ville de Phere.

PRÊTRES DE LA SUITE DU GRAND-PRESTRE. } personnages muets.
GARDES D'ADMETE. } personnages muets.
PEUPLE. } personnages muets.

La Scène eſt en Theſſalie, dans la ville de Phere. L'action ſe paſſe dans le palais d'Admete pendant le premier, le ſecond, & le quatrieme Actes; & pendant le troiſieme & le cinquieme, elle ſe paſſe devant & dans le Temple des Euménides.

ŒDIPE
CHEZ ADMETE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Admète.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, POLYNICE.

ADMETE.

POLYNICE, eſt-ce vous? Pourquoi, par quel myſtère,
J'apprenant votre nom, m'engager à le taire?
Quel étonnant revers, quel ſort injurieux,
Sans ſuite & ſans éclat, vous amene à mes yeux?

Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets;
Lorſque de toutes parts, étrangers & ſujets,
Accourus ſur nos bords, frémiſſent dans l'attente;
Quand mon peuple eſt troublé, quand ma cour s'épouvante,
Quand déjà leur Miniſtre eſt tout prêt à céder
Au ſouffle impérieux qui le doit poſſéder!
Quoique par le remords leur active juſtice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le ſupplice,
Il vient, il vient un temps où leur ſévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'eſt-là plus d'une fois que la triſte innocence
Vint contre l'oppreſſeur évoquer la vengeance:
Et puiſque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un ſecret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un déſert horrible,
Ces trois Divinités ont un temple terrible:
D'ifs & de noirs cyprès un bois religieux,
En couvre avec reſpect les murs ſilencieux.
Là, mon pere charmé, de ſes mains triomphantes,
Offroit des ennemis les dépouilles ſanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funeſtes autels
Repouſſoient avec lui ces preſens criminels.
O Déeſſes! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire?
Tyſiphone, ſortant de l'infernal ſéjour,
Vint répondre elle-même, & fit pâlir le jour.
A ſon aſpect affreux les autels s'ébranlerent,
D'une ſueur de ſang les marbres dégouttetent,

otre encens s'éteignit, ou n'oſa plus monter;
ne ſourde fureur ſembloit la tourmenter:
lais à peine au dehors elle alloit ſe répandre,
u'on vit tous ſes ſerpens ſe dreſſer pour l'entendre.
Frémis, a-t elle dit, impitoyable Roi;
Le ſang de tes ſujets va retomber ſur toi.
Quel bien leur a produit la ſplendeur de tes armes?
Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
Les ſoupirs de ton peuple ont monté juſqu'aux cieux:
Il eſt temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
Seche auprès du cercueil, ſans y pouvoir entrer.
Va, c'eſt-là le bienfait que tu dois eſpérer. »
nmobile à ces mots, muet dans ſes alarmes,
ſon pere m'obſerva d'un œil fixe & ſans larmes,
: par tous les témoins à cet oracle admis,
ır cet oracle affreux le ſecret fut promis.
élas! depuis ce temps (quelle eſt ſa deſtinée?)
traîne une vieilleſſe à gémir condamnée!
on œil indifférent, laſſé de ſa grandeur,
u rang qu'il m'a cédé ne voit point la ſplendeur.
loigné de ma Cour, dans ſa retraite auſtère,
nourrit les langueurs d'un chagrin ſolitaire;
craint, ſur-tout, il craint (peut-être avec raiſon)
u'un grand malheur bientôt n'accable ſa maiſon.
près cela, Seigneur, jugez ſi contre un frere
: dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,

Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs ſont arrêtés ſur nous.

POLYNICE.

Ainſi, les Souverains, ſi fiers du diadême,
Sont les eſclaves nés de leur grandeur ſuprême;
Ils n'auront plus le droit, contre le crime heureux,
De demander juſtice & de s'unir entr'eux.
Que dis-je? ſi j'en crois l'oracle qu'on m'oppoſe,
La Grece eſt donc coupable en défendant ma cauſe!
Ma cauſe cependant paroît juſte à ſes yeux.
On peut venger les Rois ſans offenſer les Dieux.
En armant vos ſujets contre un Prince perfide,
Vous ſerez magnanime & non pas homicide;
Vous ſoutiendrez l'éclat de votre dignité,
L'honneur de nos pareils, leur rang, leur ſûreté.
Leurs intérêts enfin ſont tous unis aux vôtres:
Braver un Souverain, c'eſt braver tous les autres.
Roi, n'oſerez-vous rien pour un Roi malheureux?

ADMETE.

Aux dépens de ſon peuple on n'eſt point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu.....

ADMETE.

Plairoit à mon courage;
Mais un Roi rarement peut la mettre en uſage.
Je ne veux point, Seigneur, par de nouveaux combats,

, l'exemple d'un pere affoiblit mes Etats.
)ue n'a-t-il moiſſonné des lauriers légitimes!
Iais il m'apprit, du-moins, de plus douces maximes;
'eſt lui qui m'enſeigna que les Rois étoient nés
our offrir un aſyle aux Rois infortunés.
h! ſi le charme heureux de ce climat paiſible
ouvoit....

POLYNICE.

Avec ma haîne il eſt incompatible.
'ous n'avez point, Seigneur, vos droits à ſoutenir,
)'Etéocle à combattre & de frere à punir.
e ne vous preſſe plus de venger mon outrage:
l me reſte mon bras, ma haîne & mon courage.
Adieu, Seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
'our rejoindre mon camp, je ſors de votre Cour.

SCENE II.

ADMETE *ſeul.*

Mes refus vont encor aigrir ſon caractère.
Hélas! ſon nom fatal m'a rappelé ſon pere,
Quel état! le remords avec l'adverſité!
Mais je le plains, ſur-tout, de l'avoir mérité.

SCENE III.

ALCESTE, ADMETE.

ALCESTE.

(Derriere le Théâtre.)

HÉLAS!

ADMETE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! c'eſt vous, chere Alceſte!
D'où naît dans votre ſein ce déſeſpoir funeſte?
Mon cœur auprès de vous, de votre aſpect charmé,
A reſpirer la paix étoit accoutumé.
Je ne vous connois plus. Pourquoi votre viſage
D'un calme ſi touchant n'offre-t-il plus l'image?
Tout votre corps frémit, vous pâliſſez d'effroi!...
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admete, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus ſombres
Redoublent le ſommeil, épaiſſiſſent les ombres;
Le trépas de mon pere (ô ciel! puis-je y penſer?)
A mes eſprits tremblans s'eſt venu retracer.
De ſon pouvoir Médée étalant les merveilles,
De mes crédules ſœurs enchantoit les oreilles,
Et, pour les mieux tromper, leur rappeloit Œſon
Rendu par un prodige à ſa jeune ſaiſon.

Par un prodige égal, déjà chacune eſpere
Remplir d'un ſang nouveau les veines de ſon pere.
Le bain fatal eſt prêt, les feux ſont allumés,
Des rayons de l'eſpoir leurs yeux ſont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine & timide,
Leur main ſemble un moment prévoir le parricide :
Médée exhorte, on marche, on s'avance ſans bruit;
On rend grace au ſilence, aux horreurs de la nuit;
On entre dans la chambre, où de ſes traits funebres
Un jour pâle & mourant éclairoit les ténebres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laiſſoit entrevoir le forfait qu'à demi.
On diroit qu'à l'aſpect de l'auguſte victime,
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime :
La piété l'emporte, & leurs couteaux preſſés
S'entre-choquent ſoudain dans ſon cœur enfoncés;
Leur parricide zele, innocemment impie,
En déchirant ſon ſein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur déteſtable erreur.
Médée en s'échappant, inſulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus, couvrent le lit funeſte:
Le crime eſt conſommé, le déſeſpoir leur reſte.
Ce bain, ce ſang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant eſt encor ſous mes yeux.

ADMETE.

Le ciel voulut alors qu'Alceſte fut abſente;
Du meurtre paternel ta main fut innocente :
Tes ſœurs...

ALCESTE.

Ce n'eſt pas tout; j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encor ſaiſi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allois dans tes bras m'aſſurer un aſyle.
Déjà la paix rentrait dans mon ſein plus tranquille;
Déjà je reſpirois ce calme heureux & doux
Que retrouve une femme auprès de ſon époux:
Sous tes pas à l'inſtant s'eſt ouvert le Ténare,
Une inviſible main t'entraînait au Tartare.
Tu me criois adieu. J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfans ont paru;
Ils élevoient vers nous leurs voix attendriſſantes;
Ils enchaînoient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a ſoudain retenti.
Alors tout s'eſt calmé, tout s'eſt anéanti;
De ces objets divers l'effrayant aſſemblage,
De tes périls, ſur-tout, me laiſſe encor l'image:
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux ſortir enfin de l'horreur où je ſuis.

ADMETE.

Dans ce ſonge confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien diſtingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton pere ſouvent ton eſprit occupé
A pu de ſon trépas être aiſément frappé.
Quand au Tenare ouvert, ta tendreſſe inquiete
A ſeule imaginé tous ces périls d'Admete:
Pour trembler ſur mes jours, craintive au moindre bruit,

Tu n'avois pas beſoin des erreurs de la nuit.
Va, ſans interpréter de bizarres menſonges,
Rempliſſons nos devoirs & dédaignons les ſonges.
Sur ſa propre innocence un mortel affermi
A ſa vertu pour juge & le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes préſages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le ſort à leurs regards aime à ſe découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMETE.

Mais connois-tu, dis-moi, ces Déeſſes horribles,
Ces Sœurs que leur juſtice a fait nommer terribles?
Leur grand Prêtre a ſouvent de ſa ſiniſtre voix
Sous leurs dais orgueilleux épouvanté les Rois :
Sous leur ſceptre ſanglant tout pouvoit s'humilier;
Leur nom ſeul prononcé trouble la Theſſalie ;
A l'aſpect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant paſſe & ferme les yeux ;
Il ſemble, à leur menace, à leur regard ſauvage,
Que l'horreur des mortels ſoit leur plus cher hommage,
Et que, s'il eſt un cœur qui les oſe adorer,
Ce n'eſt qu'en frémiſſant qu'on les puiſſe honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aſpect eſt un tourment moins rude
Que le ſupplice affreux de mon incertitude!
Me refuſerois-tu de les interroger?

ADMETE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je ſens que dans mes vœux c'eſt le ciel qui m'inſpire.

ADMETE.

Sur le cœur d'un époux tu connois ton empire :
Mais ſi tu m'en croyois, ton eſprit curieux
Sur nos communs deſtins s'en remettroit aux Dieux.

SCENE IV.

Les mêmes, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, dans ce moment le redoutable temple
Que l'innocence même avec effroi contemple,
Vient d'ouvrir ſon enceinte aux regards des mortels,
Un feu ſombre & ſacré brûle ſur les autels ;
Des trois Divinités les funèbres images
De vos ſujets tremblans reçoivent les hommages.
Le grand Prêtre a paru. L'Oracle va parler.
Voici l'heure où ſa bouche enfin doit révéler
Les décrets réſervés pour ce jour formidable.

ADMETE.

Chere Alceſte, le ciel nous ſera favorable.
Raffermis à ma voix ton courage abattu.

Quel cœur plus que le tien doit croire à ſa vertu?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiete.

ALCESTE.

Je la ſens expirer en écoutant Admete:
Je ſens que par dégrés modérant ſon effroi,
Mon ame avec plaiſir s'affermit près de toi:
Conſulte ſeul l'Oracle; & moi, je vais encore
Dans ta fille & ton fils voir l'époux que j'adore,
Et perdant auprès d'eux mes vains preſſentimens,
Leur prodiguer pour toi mes doux embraſſemens.

(Ils ſortent tous deux.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'eſt un Prince juſte, un Héros magnanime
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admete eſt réſervé!
A l'amour de ſon peuple Admete eſt enlevé!
O rigoureuſe loi d'un Oracle inflexible!
Le ciel, dans ſon courroux, eſt-il donc inſenſible
Aux vertus d'un Monarque, aux larmes des ſujets?

ADMETE.

Reſpectons, cher Arcas, ſes terribles décrets.
Mais quand l'autel eſt prêt, quand ma mort eſt prochaine,
As-tu dans ſon erreur entretenu la Reine?
Avec des ſoins prudens lui cache-t-on toujours
Que l'Oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, Seigneur: de ſon trouble enfin ſon cœur reſpire.
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'Empire,
Autour d'elle empreſſés vos fideles ſujets

Font taire leurs douleurs, leurs ſoupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ſes yeux la vériré funeſte.

ADMETE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuſe Alceſte!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours!
Pourquoi les Dieux ſitôt en bornent-ils le cours!
Ah! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie!

ADMETE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachoienr à la vie!
Ces ſujers pleins d'amour, dont l'œil fixé ſur moi
Ne pouvoit ſe laſſer de contempler leur Roi;
Leurs rranſports d'alégreſſe empreinrs ſur leur viſage;
Leurs flors tumultueux inondanr mon paſſage;
Tous ces cris répétés, leurs regards ſarisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits,
Ce plaiſir de me dire: « Ils vivent ſans alarmes;
» Le bonheur de me voir fait ſeul couler leurs larmes;
» Il n'en eſt pas un ſeul dans ce peuple nombreux
» Qui pour moi dans ſon cœur ne forme mille vœux;
» Par les loix, par les mœurs, je rends mon ſceprre auguſte,
» Ma joie eſt d'être aimé, ma gloire eſt d'être juſte ».
Ah, de mon peuple, Arcas, faut-il me ſéparer!

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer:
Falloit-il que la mort...

ADMETE.

Mort cruelle & jalouſe,
Qui m'ôte mes enfans, mes ſujets, mon épouſe....
Eh! quelle épouſe, ô ciel! ami, ſi quelquefois
Ces ſoucis importuns qu'on lit au front des Rois,
Avoient du moindre trouble altéré mon viſage,
Un mot, un mot d'Alceſte, écartant le nuage,
Y ramenoit le calme & la tranquillité.
Son œil s'ouvroit, Arcas, j'étois moins agité.
Que dis-je! en ces momens où notre ame plus tendre
Dédaignoit les diſcours pour mieux ſe faire entendre,
Un long enchantement confondoit nos deux cœurs;
J'aimois, je la voyois, je goûtois les douceurs
D'un ſilence attentif qui la rendoit plus belle;
Je ne lui parlois pas, mais j'étois auprès d'elle:
Et quand mon ſort heureux a paſſé mes deſirs,
Quand le trône & l'hymen m'offrant tous leurs plaiſirs,
Ont verſé ſur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets, pour qui j'eſpérois vivre,
C'eſt la nuit du trépas qui va m'environner;
Je perds tout le bonheur que j'allois leur donner.

ARCAS.

De ces vains mouvemens ſurmontez la tendreſſe.

ADMETE.

Je conſume avec toi mes pleurs & ma foibleſſe....
Mais j'apperçois Alceſte?

ARCAS.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas! quel eſt ſon ſort!

ADMETE.

Il ſuffit : laiſſe-nous.

(Arcas ſort.)

SCENE II.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

Cher époux, je te vois! les fieres Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides?
Le ciel protége Admete. Oh! combien j'ai tremblé;
Juſqu'au moment terrible où l'Oracle a parlé!
Je te demande encore à la nature entiere.
Chacun de tes enfans m'a préſenté ſon pere;
Chacun de tes ſujets ma préſenté ſon Roi,
Et mon époux par-tout s'eſt offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple obſervé la tendreſſe?
O moment pour ton cœur plein de charme & d'ivreſſe!
Comme il craint pour tes jours! comme il chérit tes loix!
Ah! c'eſt dans leurs périls qu'on peut juger les Rois!
Du coup dont je tremblois ils frémiſſent encore.

ADMETE.

Trop juſte ſentiment d'un peuple qui t'adore!

Ah! puiſſe-t-il long-temps, heureux dans l'avenir,
De mes foibles bienfaits garder le ſouvenir!

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer ſa tendreſſe inquiete.
Que devenois-je, hélas! s'il eût proſcrit Admete?
Moi, te perdre! grands Dieux! Admete, ah! tu crois bien
Que mon trépas d'abord auroit ſuivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurois-je ſupporté, moi, dont le cœur ſenſible
Au ſeul ſon de ta voix eſt prêt à s'émouvoir;
Qui ceſſerois de vivre en ceſſant de te voir,
Qui ne ſaurois une heure endurer ton abſence,
Qui craindrois moins la mort que ton indifférence;
Moi, qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puiſſe nous déſunir?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMETE.

Ma chere Alceſte..... ah! Dieux!

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces momens
Je faſſe à tes regards amener nos enfans?
Veux-tu?.....

ADMETE.

Non.... garde leur ce cœur ſenſible & tendre:
A tes ſecours, Alceſte, ils ont droit de prétendre;
Et ſi leur pere un jour ....

ALCESTE.

Que me dis-tu?

ADMETE.

Je croi
Que leur âge encor foible auroit beſoin de toi.
Eh ! qui pourroit compter les bienfaits d'une mere !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumiere,
Que nous recevons d'elle, en reſpirant le jour,
Les premieres leçons de tendreſſe & d'amour.
Son cœur eſt averti par nos premieres larmes ;
Nos premieres douleurs éveillent ſes alarmes.
Sous les plus douces loix nous croiſſons près de vous,
Et c'eſt dès le berceau que vous régnez ſur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages !
Mes ſoins ne ſont-ils pas leurs plus doux héritages ?

ADMETE.

Tu promis à leur pere & ton cœur & ta foi.

ALCESTE.

Eſt-ce Admete qui craint d'être oublié de moi ?
Va, ce léger ſoupçon doit outrager ma flâme.
Doutes-tu qu'à jamais tu regnes ſur mon ame ?
J'en atteſte l'autel qui reçut nos ſermens,
Où mon cœur te voua ſes premiers ſentimens ;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des Rois tu parois ta conquête.
Quel bonheur nous attend ! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera ſur tes pas.
Il a déjà ta grace, il aura ton courage ;
Déjà ſes traits naiſſans m'ont offert ton image,

Et tandis que ſans moi tu courois aux autels
Interroger du ſort les décrets éternels,
Comme ſi ton péril eut accru mes tendreſſes,
Ma main lui prodiguoit les plus douces careſſes.
Mes regards de le voir ne pouvoient ſe laſſer;
Dans ton fils, cher époux, je croyois t'embraſſer;
Et s'il faut, ſans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embraſſant, répandu quelques larmes.
Tu pleures, cher Admete!

ADMETE.

Oui, mon cœur tranſporté....

ALCESTE.

Livre-toi ſans réſerve à ta félicité.

ADMETE.

Je te vois.... je t'entends... O momens pleins de charmes!
Tant de bonheur m'accable & fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais ſenti juſqu'à ce jour
Avec plus de tranſport le prix de ton amour.
Par ces noms ſi touchans & d'épouſe & de mere,
A l'Etat, comme à moi, que tu dois être chere!
Va, crois-moi, le deſtin n'a point droit ſur les cœurs;
Va, l'amour ne meurt point; ſes ſentimens vainqueurs,
Du ſort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu ſacré, qu'un tendre hymen inſpire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'aſſoupir,
Qu'il doit ſurvivre encore à mon dernier ſoupir.

SCENE III.

PHÉNIX, ADMETE, ALCESTE.

PHÉNIX.

SEIGNEUR, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords conſacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout-à-coup de reſpect prévenu,
S'eſt offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleſte.
Au printemps de ſes jours, une beauté modeſte,
Lui prêtant ſon appui, ſes ſecours généreux,
Aide, ſoutient, conduit ce vieillard malheureux.
La nobleſſe eſt encor ſur ſon viſage empreinte;
On y voit la douleur, mais ſans trouble & ſans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent ſon front penſif, qu'ont ſillonné les ans.
J'obſervois dans ſon port, ſur ſon front immobile,
Au milieu de ſes maux ſa dignité tranquille.
Et tout enfin, Seigneur, en lui m'a rappelé,
Cet illuſtre proſcrit, dont vous m'avez parlé.

ADMETE.

Il ſuffit, cher Phénix.

(Phénix ſort.)

SCENE IV.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel eſt donc ce myſtere?
Un vieillard inconnu. Parlez : que veut-il faire?
Je crains... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMETE.

Peut-être vainement ç'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence eſt extrême.
Ah! ſon ſecret ſouvent n'eſt que ſon malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît ſon ſort affreux?

ADMETE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ſes deſtins, Seigneur, vous avez connoiſſance.
Ainſi, ſur vos ſecrets vous gardez le ſilence;
Ils ne ſont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMETE.

Crois-tu!....

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une ame commune,
Qu'on doit peu conſulter, qu'un ſecret importune?

ADMETE.

Tu me fais cet outrage ?

ALCESTE.

Eh ! depuis quand, pourquoi
N'oſez vous ſans détour vous fier à ma foi ?

ADMETE.

Eh-bien ! c'eſt.....

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMETE.

Ce vieillard ſans aſyle ;
Ce noble fugitif, dans ſes maux ſi tranquille,
C'eſt Œdipe.

ALCESTE.

Qui ! lui, Seigneur ! Ah ! dans ces lieux,
Son aſpect contre nous va ſuſciter les Dieux !

ADMETE.

Que dis tu, téméraire ?

ALCESTE.

Oui, voilà mon préſage ;
Il ne m'a point trompée.

ADMETE.

Eh ! c'eſt-là ton courage ?

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter : tout le peuple en fureur
Va chaſſer un vieillard qui doit lui faire horreur.

ADMETE.

Que crains-tu ?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,
Leurs ſerpens, leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Je crains Laïus, Œdipe & Jocaſte en courroux;
Ils vont du ſein des morts s'élever contre nous.

ADMETE.

Quel excès de foibleſſe !

ALCESTE.

Ah ! Ciel ! ſi ta vengeance !....

ADMETE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'aſſurance ?

ALCESTE.

Eh ! qu'avoit fait Œdipe ?

ADMETE.

Eh-bien ! ſi c'eſt mon ſort,
J'accepte ſans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare !

ADMETE.

De nos Dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous conſulter pour nommer leur victime ?
Si leur bras ſuſpendu s'apprête à la frapper,
Prince ou Sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du ſang, que leurs bouches timides
Ont pour le demander beſoin des Euménides ?
Va, tu n'as déſormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur foible & tremblant n'eſt plus digne de toi.
Des noirs deſtins d'Œdipe, ah! voilà donc l'empire!
Il ſouille autour de lui juſqu'à l'air qu'il reſpire.
Nous vivions trop heureux; c'eſt lui ſeul qui nous nuit;
Il va verſer ſur toi le malheur qui le ſuit.

ADMETE.

Va, le malheur pour nous eſt de fermer notre ame
Au cri de la pitié qui me parle & m'enflâme.
Qui l'auroit dit un jour que le Roi des Thébains
Mendieroit les ſecours du dernier des humains?
Chere Alceſte, offrons-lui ce palais pour aſyle;
Qu'il fixe auprès de toi ſa vieilleſſe tranquille.
Eſt-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir auprès du trône un port aux malheureux?

Ils ſortent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre change. Il repréſente un déſert épouvantable. On apperçoit dans le fond le Temple des Euménides, & ſur le côté des ifs, des cyprès, & des rochers.)

SCENE PREMIERE.

POLYNICE *ſeul.*

QUEL deſir inquiet, quel trouble involontaire,
M'entraîne, malgré moi, dans ce lieu ſolitaire,
Comme ſi quelque inſtinct me forçoit d'y chercher
Ces ſiniſtres autels que je crains d'approcher!
(Regardant le Temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple, où du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les Furies,
Ces Déeſſes qu'Œdipe, armé de tous ſes droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois.
Noires filles du Styx, c'eſt à votre colere
Que je dévoue ici mon déteſtable frere;
Accumulez ſur lui des tourmens mérités,
Et tels que je voudrois les avoir inventés.
Egalez, s'il ſe peut, vos tranſports à ma rage.
S'il demeure impuni, ſon crime eſt votre ouvrage,
Que dis-je? de quel front m'élever contre lui,

Et quand je lui reſſemble, implorer votre appui!
Lorſqu'Admete périt, comment votre juſtice
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer Polynice?
Malgré tant de vertus Admete eſt condamné;
Malgré tant de forfaits, m'auriez-vous épargné?
Je veux les conſulter.... Que pourrois-je en apprendre?
L'Oracle eſt dans mon cœur, c'eſt à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour conſoler mes deſtins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel eſt donc mon ſort? ſans trône, ſans patrie,
Je ne ſais, mais je ſens dans mon ame flétrie,
Un trouble, une douleur qui m'obſede en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne ſe montre à mes yeux
Qu'une voix ne me crie: « Ingrat, voilà ton Pere.
» Vois-tu ſes cheveux blancs, ſes vertus, ſa miſere ».
Eſt-il vivant? quel temple & quel déſert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux!
D'un nouveau cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard ſouffrant, appeſanti par l'âge,
M'apparoiſſant de loin, ſous ces triſtes rameaux
Traîne un corps affoibli, caché ſous des lambeaux?
Sous l'habit d'une eſclave, une femme attentive
Prête un appui fidele à ſa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui....
Si c'étoit.... avançons.... c'eſt mon pere, c'eſt lui.
J'ai reconnu ma ſœur. O trop cheres victimes!
Fuyons.... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il s'échappe à travers le bois de cyprès.)

SCENE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*

Ma fille, arrêtons-nous: la fatigue & les ans
Ont dérobé la force à mes pas languiſſans.
(S'aſſeyant ſur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès, peuplent ſeuls cet aſyle.
Mais votre cœur encor ſe rouvre à vos ennuis.

ŒDIPE.

Je ne ſortirai pas de la place où je ſuis.

ANTIGONE.

O ciel! que dites-vous!

ŒDIPE.

O ma chere Antigone!
Je ſuis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais ceſſer de vivre.

ANTIGONE.

Et tels ſont les diſcours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejetté par les flots, chaſſé par les rivages?

ANTIGONE.

Eh bien?

ŒDIPE.

Voilà mon ſort.

ANTIGONE.

Ainſi donc votre eſprit
S'abreuve avec plaiſir d'un poiſon qui l'aigrit.

ŒDIPE.

Je ſuis Œdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'inſtruit par l'âge;
Votre Antigone envain vous exhorte au courage!

ŒDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chaſſé!

ANTIGONE.

Je ſuis auprès de vous; oubliez le paſſé.

ŒDIPE.

Je les aimois.

ANTIGONE.

Songez....

ŒDIPE.

Je prévois leurs miſeres:
L'orgueil aura bientôt diviſé les deux freres.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal ſouvenir.

ŒDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

ŒDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon ſort quelque jour envier le ſupplice.

ANTIGONE.

Penſez qu'Admete ici va vous tendre les bras.

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à mon aſpect il ne frémira pas ?

ANTIGONE.

Tant que nous reſpirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il ſoit, laiſſe entrevoir les charmes.
Ne me dérobez pas l'eſpoir que j'en conçoi.

ŒDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai penſé comme toi.
D'être heureux, en naiſſant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'eſt point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes;
Mais qu'il connoît bientôt l'infortune & les larmes!
Il meurt dès qu'il reſpire, il ſe plaint au berceau;
Tout gémit ſur la terre, & tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la triſteſſe s'empare.

ŒDIPE.

Époux, peres, enfans, il faut qu'on ſe ſépare;
C'eſt un arrêt du ſort, nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter.

ŒDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux pere.
Ma fille, aſſez long-temps j'ai gémi ſur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuiſé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'eſt point affaiſſé.

ŒDIPE.

Ah! je n'en ſens pas moins leur nombre & ma foibleſſe.

ANTIGONE.

Les Dieux vous donneront la plus longue vieilleſſe.

ŒDIPE.

Ma vie eſt un ſupplice; & pour me ſecourir,
Il ne me reſte plus que l'eſpoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des ſoins & du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas! pardonne.

Je t'outrageois ſans doute. Eh! qui juſqu'à ce jour
M'a montré plus que toi de conſtance & d'amour?
Ton ſort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon ſort! je le préfere
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frere.
Hélas! c'eſt à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon Sexe trop foible a borné mes ſecours,
Par ma tendreſſe au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai ſoutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas! pour vous nourrir, j'ai ſouvent mendié
Les refus inſultans d'une avare pitié.
Il ſembloit que le Ciel, adouciſſant l'outrage,
Aux malheurs de mon pere égalât mon courage.
Seule au fond des déſerts j'ai marché ſans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis ſont les miens, ma douleur eſt la vôtre.
Nous ſeuls nous nous reſtons, conſolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah! recevons du moins,
Moi, vos triſtes ſoupirs, & vous, mes tendres ſoins.
Que Thebe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous ſuivre & vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourmens, mes travaux.
Ma joie en ce moment a paſſé tous mes maux.
Mais dis, où ſommes-nous?

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides,
Je vois le temple affreux des triſtes Euménides.
D'horreur à cet aſpect mon eſprit eſt frappé.....
Mon pere, ah! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi ſemble encor vous ſurprendre.

ŒDIPE.

Les Euménides! Ciel! ah! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher ſur mes pas;
Ma fille, approche-toi; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ſes égaremens le voilà qui retombe.
Hélas! ſous tant de maux je crains qu'il ne ſuccombe.
Raſſurez-vous, mon pere.

ŒDIPE.

O ſupplice! ô tourmens!

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas! dans ces déſerts quels ſecours puis-je attendre?

ŒDIPE.

O filles des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naiſſance & mon nom,
Vous qui m'avez jetté ſur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma priere!

ANTIGONE.

Suſpendez, juſtes Dieux, les tranſports de mon pere.

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du ſort qui me pourſuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit!

ANTIGONE.

Le Ciel vous y forçoit.

ŒDIPE.

A mon eſprit timide
N'offrez plus, Dieux vengeurs, les champs de la Phocide;
Cachez-moi par pitié ce ſentier douloureux,
Où j'ai percé les flancs d'un pere malheureux;
Cachez-moi cet autel, où des ſermens impies
Ont joint deux chaſtes cœurs aux flambeaux des Furies;
Cet autel exécrable, où leurs ſerpens hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînoient tous deux,
Où Mégere debout, avec un ris funeſte,
Sous les traits de l'hymen conſacra notre inceſte.

ANTIGONE.

Mon pere!

ŒDIPE.

O ma patrie! & vous Dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, ſecondant ma colere,
Creuſer ces yeux ſanglans, en chaſſer la lumiere?

ANTIGONE.

Dieux!

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde & d'horreur & d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

é, Seigneur!

ŒDIPE.

O Jocaſte! ô mere malheureuſe!
ue tu prévoyois bien ma deſtinée affreuſe!
toi, berceau ſanglant, où j'aurois dû périr,
ochers du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

élas!

ŒDIPE.

Es-tu content? j'ai maſſacré mon pere;
ai profané l'hymen par l'hymen de ma mere;
u fond de tes déſerts je ſortis vertueux;
y retourne aſſaſſin, proſcrit, inceſtueux;
raînant par-tout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres;
ntends mes derniers vœux, entends mes cris funebres.

ANTIGONE.

ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer;
oilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

uelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorſque ma mort s'apprête,
ue l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

on pere!

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeſte nom.

ANTIGONE.

Mon pere, écoutez-moi!

ŒDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Diſſipez vos terreurs, ſortez de ce ſupplice.
Souffrez.....

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice,
Viens-tu dans ces déſerts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'aſſeoir ſur mon tombeau?
Viens-tu me diſputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'eſt Antigone, hélas! qui vous embraſſe ici.

ŒDIPE.

Les cruels!..... On m'entraîne.... & toi ma fille auſſi;
Tu braves mes ſanglots, tu braves mes prieres;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares freres!
Après tant de bienfaits, après tant de ſecours,
Tu t'es laſſée enfin de conſoler mes jours!
Vois mon triſte abandon, mes pleurs, ma ſolitude,
Le plus grand de mes maux eſt ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connoiſſez mieux mon cœur, ma tendreſſe, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras. Détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'eſt toi!

e moi m'aſſurer en t'y preſſant moi-même,
je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

t moi qui vous chéris, c'eſt moi qui vis pour vous.

ŒDIPE.

je me ſens calmer par des accens ſi doux.
onſolante voix! nature! ô tendres charmes!
e je puiſſe à loiſir t'arroſer de mes larmes!

ANTIGONE.

moi, mon pere, & moi, pour calmer vos douleurs,
e je puiſſe à mon tour vous baigner de mes pleurs!

ŒDIPE.

ii, tu ſeras un jour chez la race nouvelle,
l'amour filial le plus parfait modele.
nt qu'il exiſtera des peres malheureux,
n nom conſolateur ſera ſacré pour eux;
peindra la vertu, la pitié douce & tendre:
mais ſans treſſaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

mment ce Ciel ſi juſte a-t-il pu vous livrer
ux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer!

ŒDIPE.

'accuſons point des Dieux la juſtice ſuprême.
uels que ſoient nos deſtins, elle eſt toujours la même.
eurs ſecretes faveurs, tes généreux bienfaits,

Ont ſurpaſſé ſouvent tous les maux qu'ils m'ont faits:
Vous me voyez gémir ſous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me conſole.
Qui ſait, lorſque le ſort nous frappe de ſes coups,
Si le plus grand malheur n'eſt pas un bien pour nous!
Hélas! de l'avenir vains juges que nous ſommes,
Ignorer & ſouffrir, voilà le ſort des hommes.
Nous errons avec crainte & dans l'obſcurité
Sous l'aſtre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout ſert à les confondre:
De nos ſeules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands Dieux! oui, je commence à lire en vos deſſeins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes deſtins:
Vous m'avez entouré de douleurs & de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abymes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporteroit de ſon ſort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit....Mon pere, ah! je vois qu'on s'avance!

ŒDIPE.

Songes bien ſur mon ſort à garder le ſilence.

ANTIGONE.

Vous, retenez ſur-tout vos eſprits éperdus.

ŒDIPE.

Si l'on me reconnoît, ah! nous ſommes perdus!

SCENE III.

ŒDIPE, ANTIGONE, UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHERE, UN SECOND, UN TROISIEME HABITANT, PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Parlez, répondez-nous, Etranger vénérable;
Vos cris nous ont frappé; quel revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous ſervira-t-il de ſavoir ſes malheurs?
C'eſt ſans néceſſité rappeler ſes douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Par-tout on nous rejette:
Pourſuivis par le ſort, nous venons chez Admete;
Nous oſons nous flatter qu'un Roi ſi généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT *à Œdipe.*

Votre origine eſt-elle éclarante ou commune?

ANTIGONE.

Il ſe plaît à cacher ſon obſcure infortune.

LE PRINCIPAL HABITANT.

C'eſt à lui de répondre.

ANTIGONE *à part.*

O ciel !

LE PRINCIPAL HABITANT *à Œdipe.*

Dans quel ſéjour
Avez-vous commencé de reſpirer le jour ?

ŒDIPE.

A Thebes.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

ŒDIPE.

Un déſert.

LE PRINCIPAL HABITANT.

A quel ſang devez-vous la naiſſance ?

ŒDIPE.

Au ſang d'un malheureux par le ſort opprimé.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Son nom ?

ŒDIPE.

C'étoit....

ANTIGONE.

Hélas ! doit-il être nommé ?
Un mortel inconnu.....

LE PRINCIPAL HABITANT.

Mais quel étoit ſa mere ?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangere ?

LE PRINCIPAL HABITANT *à Antigone.*

Quelle eſt la vôtre, vous ?

ANTIGONE.

La mienne?

LE PRINCIPAL HABITANT.

Oui, vous tremblez!

ŒDIPE.

C'en eſt fait..... ah! ma fille!

ANTIGONE.

Hélas!

LE PRINCIPAL HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laiſſez-nous de nos maux vous cacher le principe.

ŒDIPE.

Je ne me connois plus.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Je reconnois Œdipe.

LE DEUXIEME HABITANT.

Œdipe, vous! ſortez, abandonnez ces lieux.

LE TROISIEME HABITANT.

De loin ſa ſeule approche a ſoulevé nos Dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels?

LE DEUXIEME HABITANT.

Il a tué ſon pere.

LE TROISIEME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de ſa mere.

ANTIGONE.

Ce n'eſt pas ſon forfait, c'eſt celui du deſtin.

LE PRINCIPAL HABITANT.

N'importe, il eſt commis.

LE DEUXIEME HABITANT.

Chaſſons cet aſſaſſin.
Nous maudiſſons Laïus, Œdipe & ſa famille.

ŒDIPE.

Ne m'ôtez pas du-moins ma malheureuſe fille.

LE DEUXIEME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

ŒDIPE.

Antigone, ah! ne me quitte pas.
Penche-toi ſur mon ſein, ſerre-moi dans tes bras,
(Antigone tient ſon pere étroitement embraſſé.)

LE TROISIEME HABITANT.

(Arrachant Œdipe des bras de ſa fille.)
Notre religion.

ŒDIPE.

Quoi, monſtre! quoi, parjure!
Tu peux parler des Dieux en bravant la nature!

LE DEUXIEME HABITANT.

C'en eſt trop.

ANTIGONE.

Excuſez une aveugle douleur.
Il ſouffre, il eſt aigri; c'eſt l'effet du malheur:
Qu'importe ſa naiſſance, ou comment on le nomme!
C'eſt un infortuné, c'eſt un roi, c'eſt un homme.

(*Œdipe tombe à demi renverſé ſur les débris de rocher où on l'a vu d'abord aſſis.*)

SCENE IV.

ŒDIPE, ADMETE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANS, LE PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.

C'EST vous, c'eſt vous, Admete! ah! défendez un Roi
Qu'un peuple entier pourſuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, ſongez à votre pere.

ADMETE *au Peuple.*

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colere.

ANTIGONE *à Œdipe.*

Seigneur, je cours à lui.... Mon pere, entends ma voix!
Reçois encor mes ſoins pour la derniere fois:
C'eſt moi, c'eſt ton ſoutien, ton guide, ta famille:
J'expire ſi tu meurs.

ŒDIPE.

J'embraſſe encor ma fille!

ANTIGONE *à Œdipe.*

Ah! revenez à vous, Admete eſt en ces lieux;
Il contient les tranſports d'un peuple furieux:
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMETE.

(Prenant & ſerrant la main d'Œdipe.)

Ma main eſt le garant qui vous répond d'Admete.

ŒDIPE.

Admete, eſt-il bien vrai? Quoi donc! votre bonté
Nous accorde un aſyle & l'hoſpitalité?

ADMETE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe & vous étonne?
J'ai pour vous le reſpect & le cœur d'Antigone.

ŒDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin,
Les Dieux reconnoîtront un ſi généreux ſoin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure:
L'un honore le trône & l'autre la nature.

ADMETE.

Je plains plus que jamais les Princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! Prince trop généreux?
Le Peuple eſt alarmé: peut-être ma préſence
Entre ce peuple & vous romproit l'intelligence:

Sur vous ſi quelque orage étoit près d'éclater,
Moi-même à mes deſtins je pourrois l'imputer.
Vivez; que votre hymen laiſſe à votre famille
Quelqu'appui généreux qui reſſemble à ma fille;
Qu'il égale à jamais par ſes félicités,
Et ma reconnoiſſance & mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton pere.

ADMETE.

Non, reſtez; pour partie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thebe.

ADMETE.

Il n'en eſt plus pour vous.
L'univers vous pourſuit; le ciel ſera pour nous.
Vos malheurs ſont vos droits, vos vertus ſont vos titres.
Entre ce peuple & moi que les Dieux ſoient arbitres.

ŒDIPE.

Eh-bien! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands Dieux!
J'oſe au-moins ſans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'inſtant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai ſans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous ſavez ſi ma voix, toujours diſcrete & pure,
S'eſt permis contre vous le plus foible murmure:
C'eſt un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au-moins jamais profané mon malheur.

Vous voyez que ce corps & chancelle & ſuccombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, triſtes divinités.

(*On entend le bruit de pluſieurs tonnerres ſouterrains, mêlés à des cris de douleur & à des accens lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, Dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colere ?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANS.

Œdipe.

ADMETE.

(*L'horreur du tonnerre & des cris funebres augmente.*)

Où ſuis-je ? ô ciel ! je ſens trembler la terre !

ŒDIPE.

Répondez, répondez.

(*Le bruit des tonnerres & des cris monte au dernier degré.*)

SCENE V.

ŒDIPE, ANTIGONE, LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE, ADMETE, LES TROIS HABITANS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les Dieux ſur tes deſtins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuſe victime,
Quand l'univers trompé ne voyoit que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats,
Ce n'eſt pas ſans deſſein qu'ils ont conduit ſes pas.
Quel céleſte flambeau, dont la clarté m'étonne,
Diſſipe tout-à-coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil & le trépas.
Tes malheurs ſont paſſés. Mars, le Dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers & la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire;
Le monde y portera ſon encens & ſes vœux.

ADMETE.

La mort conſacre ainſi les héros malheureux;
Ah! c'eſt pour adoucir ſon infortune extrême,
Que le ciel ſur mon front plaça le diadême.
Peuples, écoutez-moi: je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.

Tâchez d'en obtenir, ardens à le défendre,
Qu'il laiſſe à nos climats le tréſor de ſa cendre.
Adieu, ſouvenez-vous que c'eſt l'humanité
Qui ſert de premier culte à la divinité;
Que c'eſt en imitant ſa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore & peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguſte, à qui je tends les bras,
Juſques dans mon palais daignez ſuivre mes pas.
(*Ils ſortent tous.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque, dans ce palais, une douleur muette
Cache le deuil public & le malheur d'Admete,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes momens,
De goûter la douceur de vos embrassemens ?
Par quel motif secret, le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone ?
Je sens moins mes remords & mes advertités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frere, est pour Œdipe un secret qu'il ignore :
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc, sans témoins, vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel ! s'offre à moi Polynice ?

POLYNICE.

Se peut-il que sur moi votre cœur s'attendrisse ?

Quoi ! vous m'oſez revoir ! Quoi ! j'entends cette voix,
Qui dans Thebes jadis me charma tant de fois !
Ma ſœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ſes revers a bien rempli le monde !
Dans vos malheurs, du-moins, pour ſupporter leurs coups,
La paix, la douce paix, n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devoit un autre frere.
Il vous fit naître exprès pour conſoler un pere.
Vous avez, juſqu'ici, par le ſort agités,
Confondu vos ſoupirs & vos calamités :
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'Œdipe & d'Antigone.
Nous y ſerons connus (le ciel l'a prononcé)
Vous, pour l'avoir ſuivi, moi, pour l'avoir chaſſé.
Sous quels noms différens on nous rendra juſtice !
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh ! mon frere, oubliez.....

POLYNICE.

Ah ! ce ſont vos ſecours
Qui d'Œdipe ſouffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez point quitté notre malheureux pere.

ANTIGONE.

La mort d'Admete, hélas ! va combler ſa miſere :
Il croit que ſon deſtin porte ici le trépas,
Et que c'eſt Thebes encor qui renaît ſous ſes pas.
Dans ſon cœur oppreſſé ſa douleur ſe raſſemble ;

Ses antiques malheurs s'y réveillent enſemble.
Son calme m'épouvante ; il ne s'eſt point, hélas !
Ni penché ſur mon ſein, ni jetté dans mes bras :
Immobile, & plongé dans une horreur muette,
Il murmure les noms de Laïus & d'Admete :
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ſes douleurs, qu'étouffent ſes ſanglots :
Pour calmer ſes tourmens ma voix n'a plus de charmes ;
De ſes yeux deſſéchés j'ai vu ſortir des larmes :
Jamais ennui plus ſombre & chagrin plus profond,
Depuis qu'il eſt errant, n'a peſé ſur ſon front ;
Envain les Dieux ici marquent notre retraite ;
Il ne voudra point vivre où doit mourir Admete.
Que dis-je ? vivre, hélas ! (l'inſtant n'en eſt pas loin)
De ſon trépas bientôt je vais être témoin :
Ou, s'il reſpire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes ?
Je vois par-tout la mort, le péril, la douleur ;
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſens mon malheur.
Le courage, l'eſpoir, la force m'abandonne.
Dieux ! pour Œdipe encor ranimez Antigone !
Seul, proſcrit, fugitif, il n'a que moi d'appui ;
En veillant ſur mes jours, vous veillerez ſur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accompliſſe.
Que le même cercueil, s'il ſe peut, nous uniſſe :
Que nous goûtions, du-moins, après tant de travaux,
Dans un commun ſommeil, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma ſœur, dans ce palais, vous n'avez plus d'aſyle :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le déſaſtre & l'effroi,
Œdipe eſt ſeul l'auteur de la mort de leur Roi.
S'ils alloient, juſte ciel ! s'immoler notre pere !
Ne délibérons plus ; tandis que leur colere
Ne porte point ſur vous leurs ſacrileges mains,
De Thebes tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grece déjà mes drapeaux vous attendent ;
Mes alliés ſont prêts & mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funeſtes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous ! par quel revers, ſi loin de vos Etats,
Implorez-vous ici des armes étrangeres ?

POLYNICE.

Connoiſſez-vous ſi mal nos deſtins & vos freres ?
Jugez de la fureur qui doit nous poſſéder ;
L'un veut reprendre un ſceptre & l'autre le garder.
Mon pere l'a prédit, & j'en crois ſon préſage,
Le fer partagera ſon ſanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel ? vous me faites horreur !

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon pere à nos vœux réſiſtera peut-être :
Tâchons par nos diſcours de l'aigrir contre un traître ;

D'attendrir ſa vieilleſſe en faveur de ſon ſang,
D'un fils infortuné digne encor de ſon rang.
Vainqueur, je ſais, ma ſœur, ce qui me reſte à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frere.
Eſpérez-vous, ma ſœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir ſon courroux j'oſerai tout tenter.
Mais j'apperçois Œdipe.... Éloignez-vous, mon frere.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aſpect de mon pere?

ANTIGONE.

Compagne de ſon ſort que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCENE II.

ANTIGONE, ŒDIPE, ADMETE.

ADMETE.

Roi, dont l'affreux deſtin, l'ame forte & profonde
Sont en ſpectacle au ciel, ſervent d'exemple au monde
Criminel vertueux dont le front reſpecté
Du trône & du malheur garde la majeſté,
Croirai-je qu'à ma Cour acceptant un aſyle,
Vos jours vont s'achever dans un ſort plus tranquille?
Les Dieux par un oracle en protégent le cours.

ŒDIPE.

Je n'accepterai point leurs funeſtes ſecours.

ADMETE.

Ils ont du moins pour vous ſignalé leur clémence.

ŒDIPE.

Mais ils ont ſur Admete étendu leur vengeance.

ADMETE.

Long-temps le trait fatal a reſté ſuſpendu.

ŒDIPE.

J'arrive, je me montre, & l'oracle eſt rendu.
Pouviez-vous échapper au deſtin qui m'aſſiege?
De rivage en rivage, avec moi, pour correge,
Je traîne le malheur, le deuil & le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre Cour.....

ADMETE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un aſyle où le ciel vous amene.

ŒDIPE.

Quel aſyle! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des ſujets en pleurs me demandent leur Roi;
Où bientôt tout ſon peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'inſulte & le reproche;
Où les ſanglots d'Alceſte..... Infortunés époux,
Il manquoit à mon ſort de retomber ſur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre pere reſpire,
Par les plus ſages loix vous réglez votre empire,

Alceſte plaît ſans crime à vos yeux innocens,
Vous pouvez ſans remords embraſſer vos enfans;
Ils ſont votre eſpérance & non votre ſupplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorſqu'à votre bonheur tout ſembloit concourir,
Admete, étoit-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMETE.

Cédez moins aux douleurs de votre ame abattue.

ŒDIPE.

Vous me tendez les bras, & c'eſt moi qui vous tue.

ADMETE.

Non, le crime eſt connu; l'oracle a prononcé.

ŒDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chaſſé?

ADMETE.

A vos rares vertus j'aurois fait cette injure!

ŒDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMETE.

J'écoutois la nature.
Pour ſecourir Œdipe, au-moins j'aurois vécu.

ŒDIPE.

Œdipe eſt accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMETE.

Vous vivrez, je le veux. C'eſt l'eſpoir qui me reſte.
N'accuſez point ici votre deſtin funeſte;

Souffrez, mais comme Œdipe; & pour dernier effort
Mettez votre conſtance à ſupporter ma mort.
Alceſte eſt dans l'erreur, elle eſt ſans défiance;
Daignez de ce menſonge appuyer l'innocence.
Œdipe, vos malheurs, commencés en naiſſant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compâtiſſant:
Éloignez de ſes yeux la vérité cruelle.
Quand je ne ſerai plus, que vos ſoins auprès d'elle
Adouciſſent du-moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura beſoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfans auſſi trouvent en vous un pere.
Vous devenez pour eux un appui néceſſaire.
Hélas! je laiſſe un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour ſon peuple & non pas pour ſa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune.
Offrez-lui pour leçon votre auguſte infortune,
Qu'il apprenne de vous, (hélas! vous le ſavez)
Que les Rois au malheur ſont ſouvent réſervés;
Qu'eſclave du deſtin, au moment qu'il reſpire,
L'homme eſt dans tous les rangs ſoumis à ſon empire.
O vous! qui condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les Rois,
Dieux! vous qui m'immolez, lorſque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au ſang de la victime,
Regardez ces climats avec un œil plus doux,
Que mon Alceſte au-moins ſurvive à ſon époux;
Conſolez ſa douleur, ſoutenez ſa foibleſſe;
De ce Roi malheureux protégez la vieilleſſe;

Je mets ſous votre appui, dans mes derniers inſtans,
Œdipe, mes ſujets, ma femme, mes enfans.
Cet eſpoir me ſoutient à mon heure ſuprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en eſt trop cher, le prix en eſt trop beau,
Si le bonheur public renaît ſur mon tombeau;
Mais Alceſte paroît.

ŒDIPE.

Ah! fuyons ſa préſence;
Je tremble d'éclairer ſon heureuſe ignorance:
Mon trouble & ma douleur pourroient tout découvrir.
Sortons.

ADMETE.

Cher Prince..... adieu.

ŒDIPE.

Ma fille..... allons mourir.
(Il ſort.)

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il eſt enfin connu ce terrible myſtere,
Cet oracle effrayant que tu voulois me taire.
Je ſors, je ſors du temple.

ADMETE.

Ah! qu'entends-je?

ALCESTE.

Grands Dieux !
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide écartant mes alarmes,
Tu déguiſois ton trouble & dévorois tes larmes !
Tu me trompois, barbare ! & moi, dans ce moment,
Je goûtois de l'amour le doux enchantement !
J'allois prier les Dieux de veiller ſur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et, quand leur main ſur toi portoit les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels !
Hélas ! j'étois en paix ſur le bord de l'abyme !

ADMETE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMETE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras ;
Leur œil vengeur me ſuit, la mort eſt ſur mes pas.
Tremblons ſous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui pourſuit l'innocence.

ADMETE.

Veux-tu que nos enfans, proſcrits, perſécutés ;
Trouvent un jour ces Dieux par leur pere irrités ?
Du ſaint nœud qui nous joint l'héroïque tendreſſe

Marche avec le courage, & proſcrit la foibleſſe.
Vois-moi dans ces momens d'un œil religieux;
Songe que ton époux eſt ſous la main des Dieux:
Je ne m'appartiens plus; marqué pour leur victime,
Je dois leur conſacrer tout le ſang qui m'anime:
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'eſt de penſer en homme & de mourir en Roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMETE.

Pour nos enfans ſouffre encor la lumiere:
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur pere:
De notre chaſte hymen entretiens le flambeau.
Laiſſe-moi, ſans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'inſtant fatal: que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort ſépare.
Écoute: mes enfans pourroient frapper mes yeux:
Éloignes-les. Approche, & reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu ſi funeſte.
Quoiqu'ordonne le ciel, l'eſpoir encor me reſte.
Avant que d'échapper, de ſortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras.....

ADMETE.

Mon devoir parle: adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous?

ADMETE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare !
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous ſépare ?
Je verrai donc, ô ciel ! mes enfans malheureux,
Inquiets, incertains, ſe regarder entre eux,
Et ſoupçonnant leur perte aux ſanglots de leur mere,
Par leurs cris innocens me demander leur pere !
Le ciel, ce juſte ciel, daignera m'exaucer :
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer :
Si le trône eſt ſouillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les Dieux, leur tranſport qui m'anime,
Puiſque le ſang des Rois doit calmer leur courroux,
La majeſté du trône eſt égale entre nous.
Appelez mes enfans, je ſuis épouſe & mere :
Il faudra que le ciel s'entrouvre à ma priere.

SCENE IV.

ALCESTE, ADMETE, PHÉNIX.

ALCESTE.

PHÉNIX vient. Ah! calmez mon eſprit éperdu!
Parlez; un autre oracle eſt-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avoit rempli le temple, en aſſiégeoit l'entrée.
Tous, comme une famille, embraſſant les autels,
Redemandoient leur Roi, leur pere aux immortels.
L'oracle a répondu: « Séchez, ſéchez vos larmes;
» Vos cris des mains des Dieux ont fait tomber les armes.
» Votre Prince vivra, mais pourvu qu'aujourd'hui
» Quelqu'un du ſang des Rois s'offre à mourir pour lui.
» Les Dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnoiſſance;
Mais leurs cris, mais leur joie, en de ſi doux momens,
S'étouffent à demi ſous leurs gémiſſemens.
Tous voudroient vous ſauver, tous offriroient leur vie;
Aux Princes dans leurs cœurs ils portent tous envie:
Ils ne comprennent pas que ces Princes jaloux
Ne ſe diſputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux ſont exaucés.

(Elle fait ſigne à Phénix de ſortir.= Phénix ſort.)

SCENE V.

ALCESTE, ADMETE.

ADMETE.

Nul autre que moi-même
N'appaiſera, grands Dieux, votre équité ſuprême!
Pourrois-je me flatter, en tombant ſous vos coups,
Que la victime au-moins ſera digne de vous?
Quelle honte en effet, qu'un Prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place;
Que ſon trépas.....

ALCESTE.

Et moi, je rends grace, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMETE.

Que dis-tu?

ALCESTE.

Le voici ce moment déſirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort ſans effroi,
Te prouver ma tendreſſe, en expirant pour toi.

ADMETE.

Je ſouffrirois.... grands Dieux!

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime:
Ton trépas étoit juſte, il deviendroit un crime.

ADMETE.

Tu prétends.....

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux?
Va, j'ai craint ta tendreſſe & non pas ton courroux.
As-tu cru poſſéder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidele, ou plus sûr que moi-même?
Si je m'offre à ta place, eh! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre & de mourir pour toi?
L'amour de tes parens t'eût conſervé la vie:
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une ſi noble envie?
Le trépas à choiſir n'eſt plus qu'entre nous deux;
Je le prends pour moi ſeule & n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avoient accepté, j'irois avec juſtice
Leur diſputer l'honneur d'un ſi grand ſacrifice.

ADMETE.

Ta généroſité, tes vœux ſont ſuperflus;
C'eſt par mon trépas ſeul.....

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me ſont acquis; c'eſt le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfans, de ton peuple en alarmes.
De l'Etat pour enrichir, qui, pour ſauver ſon Roi,
S'eſt placé par ſes cris entre les Dieux & toi.

ADMETE.

Des Princes de ma race ils ont éteint le zele.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort auſſi belle.

ADMETE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner ſur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les Rois qu'on chérit ſont des dons aſſez rares,
Pour que d'un tel bienfait les deſtins ſoient avares.
J'en peux juger ſans doute. Eh! qui connoîtroit mieux
Les vertus de l'Époux que j'ai reçu des Dieux!
Tu ne peux faire un pas que la patrie entiere,
Que mille cris confus ne te nomment leur pere;
Qu'ils n'élevent au ciel leurs innombrables mains,
Que les fleurs ſous tes pas ne couvrent les chemins.
Vois leur zele éclatant, vois la publique ivreſſe,
Ce concours, ces tranſports témoins de leur tendreſſe:
Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé....
Tu le ſens, cher Admete, il eſt doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs ſi dignes d'un Monarque;
Ils ſont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels ſont ſur les cœurs ton empire & tes droits;
L'amour du peuple, Admete, eſt le tréſor des Rois.

ADMETE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceſte.
Je rends à mes ſujets leurs vœux que je déteſte:
Si ce ſont tes ſoupirs qui m'ont ſauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMÈTE.

Reviens ici, cruelle :
Deſcends-tu ſans frémir dans la nuit éternelle ?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux ;
Un cœur juſte eſt par-tout ſous la garde des Dieux.
C'en eſt aſſez ; ſortons.

ADMÈTE.

Mes ſoldats, mes cohortes,
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrois envain t'arracher de ces lieux.

ADMÈTE.

Marchons.....

ALCESTE.

(Se ſaiſiſſant du poignard d'Admete.)
Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCENE VI.

ADMETE, ALCESTE, ŒDIPE, ANTIGONE.

(Œdipe paroît de loin dans l'enfoncement du Théâtre.)

ŒDIPE.

QU'ENTENDS-JE ?

ALCESTE.

Où ſuis-je ? hélas !

ADMETE.

Alceſte !

ALCESTE.

(Laiſſant tomber ſon poignard.)

Ah ! je ſuccombe !

ŒDIPE.

Eh ! c'eſt vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe !
C'eſt vous qui vous livrez à ces tranſports affreux !
C'eſt vous qui, me voyant, vous jugez malheureux !
Eh ! votre eſprit aveugle a méconnu le crime !
Vous n'avez pas tremblé ſur le bord de l'abyme !
Avez-vous cru tourner vos bras ſéditieux
Contre un limon ſervile oublié par les Dieux ?
Sur un être immortel avez vous quelque empire ?
En briſant ſa priſon, penſez-vous le détruire ?
Le malheur vous accable ! Étois-je donc heureux,

Quand Jocaſte attachée à d'exécrables nœuds.....
De mes yeux, il eſt vrai, j'éteignis la lumiere;
Mais je n'éteignis point la raiſon qui m'éclaire;
Je reſpectai dans moi cet eſprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile & ſurvit au tombeau.
Je ſais par quels tourmens la céleſte vengeance
Exerce vos efforts, pourſuit votre conſtance:
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas juſqu'à la fin conſervé ſa vertu.

ALCESTE.

Les Princes de ſon ſang ſouffrent tous qu'il périſſe;
Et quand je cours pour lui m'offrir en ſacrifice.....

ŒDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui! comment?

ŒDIPE.

Oui; nos Dieux en courroux
Vont s'appaiſer.

ALCESTE.

Par qui?

ŒDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un Prince iſſu des Rois ſera ſeul leur victime;
Ils agréeront ſa mort; elle expiera le crime.
Le ciel, j'oſe en répondre, exaucera ſes vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux.....

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il?

ŒDIPE.

Sécher ces pleurs timides;
Courir dès l'inſtant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens ſolemnel;
De vos enfans ſuivie, y rendre grace au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conſerve un pere;
Lever ſur leur autel votre main meurtriere,
Pour y promettre aux Dieux, quels que ſoient vos malheurs,
De ſupporter le jour, d'endurer vos douleurs.
(à Admete.)
Et vous que tout l'Etat & chérit & contemple,
Trouvez-vous, j'y ſerai, ſur les marches du temple.
Tous vos maux finiront; diſſipez votre effroi;
De vos deſtins entiers repoſez-vous ſur moi.
(Ils ſortent tous.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

Alceste eſt-elle admiſe au pied du ſanctuaire ?
Ses enfans y ſont-ils à côté de leur mere ?

ANTIGONE.

Oui, Seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez ;
De feſtons par ſes mains ſes enfans ſont ornés.
Le peuple eſt accouru. Tout eſt prêt : l'encens fume ;
Sur l'autel redouté le feu ſacré s'allume.....
Puis-je eſpérer, mon pere, une grace de vous ?

ŒDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le ſentiment ſi doux
Doit toucher aiſément des cœurs tels que les nôtres.

ŒDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon pere, (quel ſecret vais-je lui révéler !)

Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

ŒDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet inſtant lui-même il doit vous en inſtruire.

ŒDIPE.

Quel eſt cet étranger? qui l'a conduit vers vous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'eſt pas pour nous.

ŒDIPE.

A vous par ſes diſcours il s'eſt donc fait connoître?

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Vous le plaignez! Parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

ŒDIPE.

Et ſi jeune avec joie il aſpire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naiſſance,
Le ſort d'un Prince errant, déchu de ſa puiſſance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un deſtin fatal vers ſa perte entraîné,
Dont le repentir ſombre également exprime
La douleur du remords & le penchant au crime.
Pour une fin terrible il ſemble réſervé.

ŒDIPE *à part.*

Quel doute en mon eſprit s'eſt ſoudain élevé ?
(Haut.)
Le trépas, dites-vous, eſt ſa plus chere envie !

ANTIGONE.

Il ſeroit trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE.

Pourquoi former ſur lui ces homicides vœux ?

ANTIGONE.

En ſouhaitant ſa mort je fais ce que je veux :
C'eſt de mon amitié la marque la plus chere,
Et ce ſouhait fatal vous dit qu'il eſt mon frere :
C'eſt Polynice.

ŒDIPE.

O ciel !

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec reſpect.....

ŒDIPE.

Il n'eſt plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Auroit-il vainement retrouvé ſa famille ?...

ŒDIPE.

Pour être encor ſa ſœur vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquoit plus pour combler mes tourmens,
Que l'approche d'un traître à mes derniers momens.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

ŒDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre;

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par ſon noble retour...

ŒDIPE.

Sur ſon coupable front peſera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! ſi vous connoiſſiez ſes maux & ſa miſere!...

ŒDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chaſſé ſon pere.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

ŒDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien;

ŒDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

ŒDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCENE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

CIEL, dont je n'ai que trop mérité la colere,
Par mes pleurs, s'il ſe peut, daigne attendrir mon pere!
(Appercevant Œdipe.)
C'eſt donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'eſt lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'eſt moi qui l'ai réduit à ce ſort malheureux!

ANTIGONE *à Polynice.*

Oſe avancer.

POLYNICE *à Antigone.*

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge & l'infortune ont changé ſon viſage!
Mais voudra-til m'entendre?

ANTIGONE.

Eſpère en ſa bonté.

POLYNICE.

Penſe-tu qu'en effet j'en puiſſe être écouté ?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable....
Vous ne m'écoutez point !..... Mon pere, ah ! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon !
A ma priere, hélas ! ſerez-vous inſenſible ?
N'adoucirez-vous point ce front morne & terrible ?
(*Il ſe jette aux pieds de ſon pere qui le repouſſe.*)
Mon pere, au nom des Dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux !.....
Vous le voyez, ma ſœur, ſon ame eſt infléxible :
Pour être pardonné mon crime eſt trop horrible.
Je vous l'avois bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Eh-quoi !
Et ſa bouche & ſon cœur, tout eſt muet pour moi.
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frere,
Accablé comme lui d'opprobre & de miſere,
Mettant dans ſes pleurs ſeuls l'eſpoir de l'attendrir,
Lui demanda ſa grace avant que de mourir.

ŒDIPE.

Si ta ſœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,

Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre;
Tu peux être aſſuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu ſerois parti ſans entendre ma voix.
Mais, puiſqu'en ſa faveur je m'abaiſſe à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide, & que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je ſois accablé,
Je vous vois, je reſpire, & vous m'avez parlé.
Mais, puiſque de mon ſort vous daignez vous inſtruire,
Apprenez qu'Etéocle, enivré de l'Empire,
Me bravant ſans reſpect, moi ſon Roi, ſon aîné,
M'a retenu mon ſceptre, & s'eſt ſeul couronné.
C'eſt par l'art de ſéduire, & non par ſon courage,
Qu'il a conquis ſur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraſte avec les miens unit ſes intérêts;
Il m'abandonne tout, tréſor, ſoldats, famille:
J'ai fondé nos traités ſur l'hymen de ſa fille.
Sept intrépides Chefs vont au premier ſignal,
Dans ſes fameux remparts aſſiéger mon rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:
Tout eſt réglé, le temps, les endroits, les cohortes,
Qu'Etéocle pâliſſe; ils vont tous l'accabler:
Mais c'eſt de cette main que je veux l'immoler.
C'eſt lui, c'eſt lui, l'ingrat, dont le conſeil parjure
M'a fait envers mon pere oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais ſi vous m'exaucez,
Son triomphe eſt détruit, mes malheurs ſont paſſés;

Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, ſans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes ſoldats vainqueurs viendront tous avec moi,
Vous ramener dans Thebes & vous nommer leur Roi.

ŒDIPE.

Moi, leur Roi! moi, te ſuivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Eh! dis-moi, que m'importe & Thebes & ta victoire!
Penſes-tu, malheureux, ſi je voulois regner,
Que ce fût à ta main de m'oſer couronner!
Va tenter loin de moi tes combats ou tes ſiéges;
Tranſporte où tu voudras tes drapeaux ſacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur Roi
Le ciel n'ait à choiſir qu'entre Etéocle & toi.
Mais un Prince, dis-tu, t'admet dans ſa famille.
Quel eſt l'infortuné qui t'a donné ſa fille?
Certes tes alliés ont raiſon de frémir,
Si c'eſt ſur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'eſt ravi par un frere infidele:
Eh! ne regnois-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila ſans retour!
Tu m'as chaſſé, barbare; il te chaſſe à ton tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du ſein de mes dieux domeſtiques!
Quand mon ame, laſſée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ſes douleurs,
Pour vous ſeuls d'exiſter reprenoit quelque envie,
Et du ſein des tombeaux remontoit à la vie:
C'eſt dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,

Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes ſanglots, ma miſere,
Rien n'a pu t'attendrir ſur ton malheureux pere:
Et ſi ma digne fille, en conſolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ſes ſecours,
Si ſes ſoins prévoyans, ſa pieuſe rendreſſe,
Sur mes triſtes deſtins n'euſſent veillé ſans ceſſe,
Sans guide, ſans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord déſert la faim m'eût conſumé.
Va, tu n'es point mon fils: ſeule elle eſt ma famille.
Antigone, eſt-ce toi? Viens, mon ſang, viens ma fille;
Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux:
Ton front n'a point rougi de mon ſort malheureux;
Toi ſeule as de ce ſort corrigé l'injuſtice:
Voilà mon cher ſoutien, voilà ma bienfaitrice.
Puiſqu'il ne peut te voir, que ton pere attendri
Baigne au moins de ſes pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t-en, ſcélérat, ou plutôt reſte encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon déſeſpoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thebes ſur tes pas ton camp ſe précipite:
J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
Puiſſent tous ces ſept Chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau ſerment s'armer tous contre toi!
Que la nature entiere à tes regards perfides
S'éclaire en pâliſſant du feu des Euménides!
Que ce ſceptre ſanglant que ta main croit ſaiſir,

Au moment de l'atteindre échappe à ton deſir!
Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
Puiſſiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs Thébains puiſſes-tu n'acquérir
Que l'eſpace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché ſur la pouſſiere,
Mourir, mais en ſujet, & bravé par ton frere!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil & les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

ŒDIPE.

Qui, toi!

POLYNICE.

Non.

ŒDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous déſobéis, j'oſe encor vous déplaire.

ŒDIPE.

De ton indigne voix je ſaurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

ŒDIPE.

Quoi! tu veux!...

POLYNICE.

Vous fléchir.

ŒDIPE.

Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta priere,
L'aſtre éclatant du jour me rendra la lumiere.

POLYNICE.

J'approuve vos tranſports. Mais, Seigneur, faites mieux
Suſcitez contre moi les enfers & les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs ſerpens, leurs feux, leurs barbaries;
Leurs ſerpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous ſert ſans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut ſuſpendre & fléchir la rigueur:
Et ce vengeur ſecret je le porte en mon cœur.
Il eſt là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix ſourde & terrible.
Je le ſais, je le dis, rien ne fut ſacré;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé;
Je ne mérite plus d'enviſager la terre,
Ni ma ſœur, ni le ciel, ni le front de mon pere:
Mais il me reſte un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne peut me ravir, que j'ai reçu des Dieux.
Avec eux par lui ſeul je communique encore:
C'eſt ce remords ſacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je? Ah! ces Dieux je les retrouve en vous.
Je les vois, je leur parle, & tombe à leurs genoux.
Ne ſoyez pas plus qu'eux ſévere, inéxorable;
Sous vos pieds qu'il embraſſe écraſez un coupable.

Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes ſanglots, ſentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes :
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes ;
Mon pere.....

ŒDIPE.

Eh-bien !

POLYNICE.

Je meurs.

ŒDIPE.

Polynice, eſt-ce toi ?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma ſœur : joignez-vous avec moi.

ŒDIPE.

Que dis-tu ?

ANTIGONE.

Permettez.....

ŒDIPE *à Antigone.*

Ah ! ſoutiens ma colere.
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il eſt mon frere.

ŒDIPE.

Qu'entends-je ? où ſuis-je ?.... O ciel ! ſi c'étoit la vertu !
Je balance.... je doute.... Ingrat, te repens-tu ?
Ne me trompes-tu pas ? Puis-je te croire encore ?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

ŒDIPE.

ŒDIPE.

Dieux puiſſans que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquois pour ſa punition,
Enchaînez, s'il ſe peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colere.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton pere.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embraſſer mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor? Quoi! déjà votre haine!....

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un pere ait tant de peine!.....
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il ſervi de quitter la vertu?
Moi, qui, ſous l'aſcendant de mon deſtin funeſte,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceſte,
Qui, délaiſſé des miens, proſcrit dès mon berceau,
Ne ſais pas même encore où chercher un tombeau,
C'eſt moi dont la pitié conſole ta miſere :
Et toi, né pour régner ſous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, ſaiſi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel eſt le vrai principe.
L'univers, tu le ſais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnois-tu
L'inaltérable paix qui reſte à la vertu?
Je marche ſans remords vers mon dernier aſyle :
Œdipe eſt malheureux, mais Œdipe eſt tranquille.

Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas:
Et puisque, grace au ciel, je touche à mon trépas....

ANTIGONE.

Que dites-vous?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa derniere heure.

ANTIGONE.

Mon frere, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi! Seigneur!....

ŒDIPE.

Mes enfans;
Point de cris, point de pleurs, & je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone:
C'est ta sœur, c'est la mienne.... & je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir: elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupiere,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton pere.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévoroit les campagnes,
Quand les vents orageux grondoient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un pere & le bruit des torrens.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,

Me réveilloit ſoudain avec des cris d'effroi,
Elle eſſuyoit mes pleurs ou pleuroit avec moi.

POLYNICE.

Ah! ne me parlez plus de ſes ſoins magnanimes;
En peignant ſes vertus vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti?

ŒDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti?
Vis pour chérir ta ſœur, & renonce à l'Empire.

POLYNICE.

Il eſt une autre gloire où mon courage aſpire.
Dieux! quel eſpoir me luit! Je crois, ma ſœur, je croi
Reſpirer l'innocence & m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce ſang qui m'anime,
Même au ſein du remords ne me rengage au crime;
Et voici, pour mon cœur ſi long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE.

Tu n'y ſens plus frémir la haîne & la colere?

POLYNICE.

Je ſens qu'en ce moment j'embraſſerois mon frere;
Adieu, mon pere. Adieu.

ANTIGONE.

Ciel! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCENE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

DANS quel calme effrayant il a quitté ce lieu!
Un grand projet ſans doute & l'occupe & l'enflamme.

ŒDIPE.

Puiſſe un remords durable habiter dans ſon ame!

ANTIGONE.

Vous-même quel deſſein paroît vous agiter?

ŒDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du ſanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon pere?
Vous me faites frémir.

ŒDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où ſeroit, ſans la mort, l'eſpoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juſte ſuccombe,
Comme un aſtre naiſſant ſe leve ſur ſa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les Dieux:
Marchons.

SCENE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admete, acceptez Polynice;
Fieres Divinités, que ma voix vous fléchiſſe!
O vous! qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez ſans courroux mon front reſpectueux.
Quels que ſoient mes forfaits, devant votre colere,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon pere.
Si mes juſtes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laiſſez-vous approcher;
Ne me refuſez pas le ſeul bien qui me reſte,
Et daignez par ma mort ſauver l'époux d'Alceſte.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inéxorable ciel ne t'a point entendu.
A remplacer Admete as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur, où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies:
Tu n'as point mérité cet auguſte trépas.
Ton pere eſt appaiſé; les Dieux ne le ſont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande;
Étéocle t'attend & Thebes te demande.

POLYNICE.

Hé-bien! j'accomplirai mon terrible deſtin.

Ma premiere fureur ſe réveille en mon ſein.
Grands Dieux! en ſe voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ſes flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.
(Il s'échappe.)

SCENE V.

LE GRAND-PRÊTRE, ADMETE.

ADMETE.

DIEUX! j'implore vos coups, ils vont tomber ſur moi;
Vous devez accepter une tête innocente.

SCENE VI.

ŒDIPE, ANTIGONE, ADMETE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE.

ADMETE.
(En entrant dans le Temple.)

JE veux.... Que vois-je? ô ciel! c'eſt Alceſte expirante.

ALCESTE.
Où ſuis-je? ô ciel! Admete!

ADMETE.
Alceſte! Alceſte! ô Dieux!

ALCESTE.
La mort eſt dans mon ſein; le Styx eſt ſous mes yeux.

ADMETE.
Non, tu ne mourras point: la bonté ſouveraine.....

ALCESTE.
Admete, c'en eſt fait: cher Admete, on m'entraîne.

SCENE VII & DERNIERE.

ADMETE, ALCESTE, LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS, CÉPHISE, LES TROIS HABITANS, le Grand-Prêtre, Suite du Grand-Prêtre, les deux Vieillards, Gardes d'Admete, Peuple.

La porte de l'intérieur du Temple s'ouvre, l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les inſtrumens néceſſaires aux ſacrifices, & en général tout ce qui peut caractériſer le Temple des Furies. L'autel eſt au centre, la flamme y brille, & ſa clarté illumine le viſage d'Œdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un ſuppliant. Le Grand-Prêtre & ſa Suite forment un cercle autour de lui. Les Gardes d'Admete, le Peuple & les autres Perſonnages garniſſent le fond.

ŒDIPE. *(Tenant l'autel embraſſé.)*

O mort! entends ma voix! Grands Dieux! appaiſez-vous!
J'ai mérité l'honneur de ſuſpendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offenſe:
Mourir pour ces époux, voilà ma récompenſe,
Vous m'avez réſervé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit ſous mes pas.
Quel rayon deſcendu ſur ces aurels funebres,
Me luit confuſément à travers les ténebres?
Grands Dieux! par vous bientôt mon ame va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage eſt accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumiere;
Votre éclat immortel m'offre un ſéjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'eſt plus; je meurs, je vais renaître.

Je vous ſuis, je vous vois; vous daignez m'apparoître.
Votre calme éternel ſuccede à mon effroi;
Et Thebe & Cythéron ſont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

De ta douleur où ſeroit le principe?
Eſt-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grace au ciel, ſans en être abattu,
Qu'il n'eſt point de malheur où ſurvit la vertu.
Mais je ſens que mon ame en dédaignant la terre,
A l'approche des Dieux s'agrandit & s'éclaire.
Il eſt temps que ſans crainte, oubliant ſes forfaits,
Œdipe dans leur ſein ſe repoſe à jamais.
Antigone, tu ſais ſi mon cœur te regrette.
Enfin le ciel m'inſpire. Approchez-vous, Admete.
Je vous legue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille & ma cendre & la faveur des cieux.
Et vous, Dieux tout-puiſſans! ſi vous daignez m'abſoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;
Conſumez dans ſes feux votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il eſt digne de vous:
Soixante ans de malheurs ont paté la victime.....
Mais quel nouveau tranſport me ſaiſir & m'anime!
Mon eſprit ſe dégage; il n'eſt plus arrêté;
Je tombe & je m'éleve à l'immortalité.

(L'éclair brille, la foudre gronde & renverſe Œdipe mourant au pied de l'autel.)

FIN.